



Sylvie Drapeau et Fanny Britt à quelques jours de l'**Opening Night** Page E 3



Dany Boon, le malade imaginaire de **Supercondriaque** Page E 8

CULTURE

CAHIER E › LE DEVOIR, LES SAMEDI 30 ET DIMANCHE 31 AOÛT 2014



Les bois flottants de Serge Murphy. Don anonyme (2004).

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le paradoxe du don

Les musées sont-ils à la merci de leurs donateurs ?

Les mécènes ont permis de bâtir et de consolider nos collections muséales. Un geste du cœur porté par une générosité qu'il ne faudrait pas confondre avec gratuité. Regard sur les tenants et aboutissants du don d'œuvres d'art.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Pour son demi-siècle d'existence, le Musée d'art contemporain de Montréal (MAC) propose jusqu'au 7 septembre une exposition entièrement consacrée aux dons qu'il a reçus depuis sa fondation en 1964. La beauté du geste dévoile au total quelque 200 de ces cadeaux sur les 3500 que compte sa collection. Au bout du parcours chronologique, la pièce choisie pour l'année 2014 : *Wintergarden*, projection vidéo à trois canaux d'Eve Sussman, donnée par Alexandre Taillefer et sa femme Debbie Zakaib, respectivement président et membre du conseil d'administration de la Fondation du musée.

Le beau geste semble aller de soi. Réputé grand collectionneur d'art contemporain, Alexandre Taillefer, président depuis 2012, vient ainsi enrichir la collection d'un musée qu'il veut par ailleurs faire rayonner. Le principal intéressé y trouve lui-même plein de sens puisque l'œuvre a déjà été prêtée à l'établissement pour une exposition en 2013. « Je suis tombé amoureux de cette œuvre lors de son exposition au MoMA. On trouvait naturel de l'offrir au MAC, qui venait de nous l'emprunter », confie au Devoir celui qui donnait ainsi sa deuxième œuvre en 20 ans d'activités de collectionneur. « Pour moi, c'est comme laisser aller un enfant. »

Les dons, ceux de M. Taillefer comme les autres, passent par un processus d'évaluation complexe et rigoureux (voir texte ci-contre) et peuvent être refusés. Le code d'éthique et de déontologie des membres du conseil d'administration du MAC signale toutefois qu'on « doit éviter de se placer dans une situation de conflit entre son intérêt personnel et ses devoirs d'administrateur ». Celui du Conseil international des musées en rajoute : « La plus grande vigilance s'impose pour toute offre d'objet, vente, don ou toute autre forme de cession ouvrant droit à un avantage fiscal, par des membres des autorités de tutelle, du personnel, de leurs familles ou des proches de ceux-ci. »

Le cadeau du président lève surtout le voile sur une zone d'ombre du système du don qu'il ne faut pas négliger : le jeu d'influences et de relations qu'il sous-tend, par-delà sa générosité. Car tout donateur qui se respecte reçoit en échange de son don un reçu d'impôt « à la juste valeur du marché », précise Danièle Archambault, registraire-archiviste du Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM).

L'ADN des musées

« Quand les gens offrent, ils veulent bonifier la collection, mais ils sont tout à fait au courant que ça vient avec un reçu. » Certains le refusent, mais ça reste « très exceptionnel », note-t-elle. Toutefois, si donner une œuvre peut être financière-

ment intéressant, « c'est toujours plus avantageux de vendre l'œuvre que de la donner, dit-elle. L'écart est d'environ 10%. »

« Il faut voir ce système [de retour fiscal] comme une manière indirecte de l'État de donner de l'argent pour les acquisitions », affirme Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain du MBAM. Car les établissements muséaux ne reçoivent pas de l'État une enveloppe dédiée aux achats d'œuvres. Chacune en dégage une, tirée des revenus d'exploitation, de leur fondation ou d'autres sources, d'autant plus vulnérable en temps de compressions — sauf au MBAM, dont le budget d'achat provient d'un fonds de dotation, petit trésor amassé grâce à des mécènes, qui a fructifié en marge des activités du musée.

« C'est sûr que c'est ce qu'il y a de plus simple à couper », dit le président du MAC, expliquant que les décisions d'acquisition sont reportées en fin d'année en fonction des revenus autonomes amassés dans l'année. L'enveloppe oscille bon an, mal an entre 200 000 \$ et 400 000 \$. « On avait le plan de faire passer notre budget d'acquisition de 400 000 \$ à un million en fonction de la performance de nos fondations. Mais c'était avant les compressions [du budget Couillard]. » Le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ) reconnaît la pression exercée par ces coupes sur le budget d'acquisition (comme sur les autres budgets) mais assure que sa mission de développer la collection n'en sera pas entachée.

VOIR PAGE E 6 : PARADOXE

Le don en chiffres

Musée des beaux-arts de Montréal 2012-2013. 894 acquisitions d'une valeur de 18,8 millions de dollars, dont 18,4 millions par voie de dons. Collection globale : 41 000 œuvres, dont environ 90% ont été données.

Musée d'art contemporain 2012-2013. 63 acquisitions, dont 56 par voie de dons. Collection globale : 7 800 pièces, dont 3 500 ont été données. Parmi les 800 donateurs, 155 artistes ont offert 500 œuvres.

Musée national des beaux-arts du Québec 2012-2013. 370 acquisitions, dont 323 par voie de dons. Collection globale : 36 500 pièces.

Pour poursuivre la réflexion

Donner sans rien attendre en retour? Vraiment? L'anthropologue Marcel Mauss s'est demandé dans son *Essai sur le don* (1925) pourquoi le don appelle un contre-don. Son analyse du geste en fait un phénomène social total, aux dimensions tant esthétiques que juridiques, économiques ou symboliques. C'est de là que partira le sociologue Marcel Fournier (notre photo), auteur d'une biographie de Marcel Mauss, pour présenter sa conférence « Le don d'œuvres d'art : un don pas comme les autres », le 5 septembre prochain à 17 h au MAC. Il conclura en faisant l'analyse des dons offerts au musée depuis 1964.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Les rouages de la donation

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il ne suffit pas de donner. Encore faut-il que l'œuvre soit reçue par le musée, qu'elle soit pertinente pour la collection qu'elle accueille. « La règle de base, c'est qu'on accepte des œuvres qu'on aurait envisagé d'acheter à partir de nos budgets de fonctionnement », résume Alexandre Taillefer, collectionneur et président du Musée d'art contemporain de Montréal (MAC).

Vient d'abord l'offre, sous toutes sortes de formes : don unique ou lot d'œuvres, petite pièce ou chef-d'œuvre. C'est le cas classique. Cette offre est alors traitée en comité d'acquisition interne. « On discute des qualités et enjeux relatifs aux objets. Les plus petits objets — une broche romaine, par exemple — suscitent souvent les échanges les plus longs », rapporte Stéphane Aquin, conservateur de l'art contemporain au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM), dont 90% des œuvres acquises se font sous forme de dons. Les recommandations sont alors soumises à un comité externe composé de collectionneurs, d'historiens de l'art et d'autres experts.

Parfois, c'est le musée qui demande. « On peut courtiser un collectionneur pendant des années pour avoir une œuvre, affirme le conservateur. Ça se fait très naturellement. » Il vient d'ailleurs d'avoir une promesse de don pour une sculpture de Thomas Houseago qu'il adore et réclamait depuis longtemps aux mécènes torontois Arlene Goldman et George Hartman.

Le MBAM compte quatre comités d'acquisition internes : un chargé de l'art canadien, un autre consacré à l'art international avant 1900, un troisième pour l'art international d'après 1900 et le dernier venu, celui des arts décoratifs. Chacun a son propre budget, puisé dans des fonds de dotation créés par le musée il y a plusieurs années grâce à la générosité de mécènes, et qui ont fructifié. L'enveloppe annuelle globale des quatre comités « représente entre 800 000 \$ et un million de dollars », selon Danièle Archambault, registraire-archiviste du MBAM, qui coordonne les activités d'acquisition.

Le musée fait aussi évaluer les œuvres par des experts indépendants. Celles dont la valeur excède 20 000 \$ requièrent une seconde évaluation. Le dossier est alors envoyé à la Commission canadienne d'examen des exportations de biens culturels (CCEEBC), dirigée par Marcel Brisebois, ancien président du MAC, qui doit attester la valeur nationale de l'œuvre et en valider

VOIR PAGE E 6 : ROUAGES

CULTURE

Contre vents et marées



ODILE TREMBLAY

Sous la plume des journalistes de cinéma fleurit sans relâche l'expression « contre vents et marées » à l'heure d'évoquer la noble et folle position de Serge Losique, président du Festival des films du monde, qui tient son cap malgré l'adversité. Au fil des éditions houleuses, on l'a écrite au moins dix fois chacun (dans tous nos journaux cette année). Faudrait compter.

Privé des fonds publics et de la plupart de ses commandites, l'homme à casquette a hypothéqué son cinéma Impérial pour garder à flot son édition en cours — comme en 2005 et en 2006, ses biens personnels mis en gages. On admire sa tête de cochon.

Quel autre patron d'une manifestation culturelle en ferait autant? Et l'imaginaire collectif de le voir plus que jamais en capitaine de navire sabordé filant entre le récif de Charybde et le gouffre de Scylla. Par ici les allégories maritimes! On les garde dans nos sacs à clichés, pour services ultérieurs.

J'ai passé la semaine au Festival des films du monde, persuadée à tort ou à raison de participer à sa dernière édition, puis doutant presque. Regardant des films comme ci comme ça, ni franchement mauvais ni transcendants. Nul ne fréquente ce festival pour connaître les dernières tendances cinématographiques de toute façon, plutôt pour voyager, par grand écran interposé, à travers la planète.

Il y avait encore des spectateurs, des salles comblées parfois. Les jeunes ne le fréquentent guère. Air connu. Mais les fidèles habitués d'hier, si. Plu-



SÉBASTIEN RAYMOND

sieurs d'entre eux y font le plein de films non hollywoodiens pour le reste de l'année. Certains montrent les dents à ceux qui prévoient la mort de leur rendez-vous attiré. Ou même aux critiques qui critiquent. Ils veulent voir leurs films en paix, refusent d'être assis sur un volcan. Ce n'est

plus un festival, c'est une cause, un enjeu.

On veut bien, on comprend. Mais tout bouge, là comme ailleurs, et le milieu du cinéma québécois l'a déserté. Parfois surgit une tête familière dans les corridors désertés du Hyatt. Elle soupire, avance timidement des pistes de solution, puis se tait, avec un haussement d'impuissance.

Pour l'instant, nos films, comme bien d'autres, filent se faire voir à Toronto. On s'enverra bientôt nous aussi dans la Ville reine, car le TIFF commence jeudi. Rampe de lancement des œuvres américaines de Jean-Marc Vallée (*Wild*), de Philippe Falardeau (*The Good Lie*), de François Girard (*Boychoir*), mais aussi du prochain Charles Binamé (*Elephant Song*), etc. Toute l'industrie sera là, elle qui refuse de se pointer ici. Le TIFF a ses ennuis, remarquez. Il vit mal sa concurrence avec Venise et Telluride, mais ce sont des problèmes de riches.

Pas ici. Retour à Montréal. Soit les institutions réinvestissent dans le FFM, soit celui-ci s'effondre d'ici un an, peut-être deux. Mettre la clé sous la porte signifie toutefois sacrifier son loyal public: une perte sèche. Pas de statu quo possible pourtant. Il faut vite développer des avenues inédites pour clientèles diversifiées, créer des événements, rameuter le milieu du cinéma québécois et travailler avec lui, jongler avec les nouvelles plateformes, retrouver du lustre, inventer l'avenir. L'argent public est plus rare qu'avant. Et l'État a retiré ses billes.

On plaint l'équipe du FFM et son public. Mais au long des ans, les institutions ont offert si souvent d'accroître leurs appuis si Serge Losique acceptait le titre de président honori-

fique pour laisser la place à de nouvelles équipes. Même des compagnies privées, façon Astral, auraient injecté de l'argent frais si... Il a tant refusé de passer la main, ce capitaine-là.

Danièle Cauchard, l'actuelle directrice, qui se tape le gros boulot lié à la mécanique du rendez-vous, entend prendre sa retraite après cette édition-ci. On veut bien la croire.

Des entreprises travaillent à la survie du FFM. Des avocats s'agitent dans l'ombre. À l'intérieur de ses dates réservées, le festival possède des droits sur le tronçon central de la rue Sainte-Catherine, à animer à sa guise. Il n'en a pas fait

et pour longtemps la possibilité d'avoir le grand rendez-vous de films généraliste dont elle est vraiment en droit de rêver.

Il était une fois...

Petit retour sur les propos du ministre de l'Éducation, Yves Bolduc, qui s'est mis le pied dans la bouche avec sa malheureuse phrase sur les enfants qui n'en mourront pas d'être privés de nouveaux livres dans les bibliothèques scolaires cette année. Bon, c'était nul, il demande pardon pour des paroles reflétant toutefois un mal généralisé.

Que le siège de l'Éducation soit occupé par un ministre qui maîtrise si mal sa langue maternelle montre le peu de cas que le gouvernement libéral a fait de ce portefeuille quasi sacré.

On s'entend là-dessus. Mais Yves Bolduc est le reflet de sa société. Les Québécois maltraitent leur langue et lisent peu — ça vaut également pour la majorité de ceux qui ont lancé des tomates au ministre.

Et tout s'enchaîne. Pourquoi des parents non-lecteurs pousseraient-ils leurs enfants à s'y frotter, en menant le combat contre leurs jeux vidéo pardessus le marché? Faut d'abord y croire. Idem pour les enseignants et le ministre. L'anti-intellectualisme au Québec fait tâche d'huile de haut en bas. À l'heure des mutations technologiques, alors que la capacité de concentration du cerveau pour lire un roman complet s'effiloche, tout se conjugue pour balayer les livres en dessous du lit. Mais hep! La lecture, c'est passionnant. Et si on commençait par ça, juste pour voir, après avoir ouvert une couverture. Il était une fois...

otremblay@ledevoir.com

L'anti-intellectualisme au Québec fait tâche d'huile de haut en bas

grand-chose, mais ce privilège vaut son pesant d'or.

Certains se rêvent déjà à la tête du festival, tirent des plans sur la comète. Mais Michel Nadeau, membre de son conseil d'administration, a proposé un gros coup de barre cette année, en pure perte.

Peut-être ce festival en déclin sera-t-il repris et transformé du tout au tout. Mais bonne chance à celui qui veut convaincre les institutions de remettre des sous dans l'aventure! Après la lettre diffamatoire émanant du FFM, publiée dans *La Presse* cet été, contre la présidente de la SODEC, Monique Simard, une volte-face du Québec semble à tout le moins compromise... Autre piste: épauler davantage le Festival du nouveau cinéma pour l'aider à développer un volet compétitif de primeurs.

Le pire scénario serait d'éparpiller l'enveloppe dévolue habituellement au FFM entre plusieurs festivals de films de Montréal. La ville perdrait ainsi

OPENING NIGHT D'APRÈS LE FILM DE JOHN CASSAVETES

Une production du Théâtre de Quat'Sous
DU 2 AU 27 SEPTEMBRE 2014

Ce film culte, revisité par Fanny Britt, révèle un portrait authentique où acteurs, régisseur et metteur en scène s'activent dans les coulisses de leur propre existence.

Traduction et adaptation Fanny Britt Mise en scène Eric Jean Avec Sylvie Drapeau, Muriel Dutil, Jean Gaudreau, Stéphane Jacques, Agathe Lancôt, Jade-Mariuka Robitaille, Sasha Samar et Mani Soleymanlou Assistance à la mise en scène et régie Jean Gaudreau Décor Pierre-Étienne Locas Costumes Cynthia St-Gelais Lumière Martin Sirois Musique Uberko Coiffures et maquillages Angelo Barsetti

ÉMOTIONS BRUTES. PLACES LIMITÉES. RÉSERVEZ VOTRE SIÈGE.

<p>CARTE BLANCHE À DAVID GIGUÈRE 2 au 4 octobre 2014 L'auteur-compositeur-interprète et comédien rassemble tous les morceaux qui constituent son identité de créateur.</p>	<p>ATTENTAT 2 au 17 décembre 2014 Un happening poétique orchestré par Gabrielle et Véronique Côté.</p>	<p>TOUT CE QUI N'EST PAS SEC 23 mars au 12 avril 2015 À travers un cortège de scènes aussi jouissives que fantaisistes, l'auteur Simon Lacroix nous plonge dans l'immensité du monde et les profondeurs insondables de l'océan.</p>
<p>CHAÎNE DE MONTAGE 27 octobre au 21 novembre 2014 Une œuvre bouleversante de Suzanne Lebeau qui interroge notre monde.</p>	<p>AUDITIONS OU ME, MYSELF AND I 20 au 31 janvier 2015 Angela Konrad nous invite à assister à une audition fictive pour la pièce <i>Richard III</i>, menée par une metteuse en scène assoiffée de pouvoir.</p>	<p>LE GRAND CAHIER 27 avril au 8 mai 2015 Une ultime reprise pour cette adaptation théâtrale de Catherine Vidal du célèbre roman d'Agota Kristof.</p>
<p>ÉVEILS ROMANESQUES 3 novembre + 8 décembre 2014 30 mars + 4 mai 2015 Un rendez-vous avec James Hyndman et Stéphane Lépine pour tous les passionnés de littérature.</p>	<p>CONTRACTIONS 16 au 27 février 2015 Un face à face acéré de Mike Bartlett qui analyse l'ingérence du monde du travail dans notre vie.</p>	<p>MOI, DANS LES RUINES ROUGES DU SIÈCLE 19 au 23 mai 2015 Un succès retentissant d'Olivier Kemeid, inspiré par la vie de Sasha Samar, qui termine ici sa tournée.</p>

Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grands partenaires

LA LICORNE
SAISON 14/15

direction artistique
LA MANUFACTURE

Partenaire de la campagne d'abonnement
Hydro Québec

ABONNEZ-VOUS!

13 PIÈCES
9 COMPAGNIES
2 SALLES

514 523-2246
THEATRELALICORNE.COM

Illustration: Benoit Tardif - collageme.com

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts et des lettres du Québec

Conseil des arts et des lettres du Québec

CULTURE › THÉÂTRE

À quelques jours de l'Opening Night

Sylvie Drapeau et Fanny Britt donnent au film-culte de Cassavetes une troisième dimension

ALEXANDRE CADIEUX

Entre l'auteure de *The Other Woman*, Sarah Goode, et l'interprète principale de cette pièce présentée sur Broadway, Myrtle Gordon, le torchon brûle. À 65 ans, la première se moque bien de la crise que traverse la seconde, qu'une hypersensibilité au passage du temps vient paralyser alors que, lentement mais sûrement, la date de la première approche.

Entre l'auteure et la tête d'affiche d'*Opening Night*, adaptation du classique cinématographique de 1978 écrit et réalisé par John Cassavetes qui ouvre ce mardi la nouvelle saison du Théâtre de Quat'Sous, le courant passe autrement mieux. Partageant une passion commune pour ce film et menant conjointement un questionnement continu sur la notion de vérité sur scène, Sylvie Drapeau et le metteur en scène Eric Jean ont choisi de faire appel à la dramaturge Fanny Britt pour repenser l'œuvre en trois dimensions. En entrevue, les deux femmes se répondent, rebondissent, complètent les idées l'une de l'autre.

Celle à qui l'on doit les pièces *Couche avec moi (c'est l'hiver)* et *Bienveillance* confie que ce travail exploratoire l'a menée à toucher à une dimension de l'angoisse créatrice qui lui était jusqu'alors étrangère. «*En tant qu'auteure, je peux traverser des zones d'incertitude, mais au final, les décisions m'appartiennent. Opening Night me permet d'approcher cette souffrance de l'interprète qui est aussi une lumière, celle qui consiste à prendre en soi et sur soi un personnage, qu'on l'aime ou pas, qu'on soit d'accord ou pas avec ce qu'il porte.*»

Des dangers du métier d'interprète

Il y a quelques années, Sylvie Drapeau publiait *Voir de l'intérieur* (Dramaturges



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Contrairement aux personnages de la pièce, Sylvie Drapeau et Fanny Britt ont trouvé une alliée l'une chez l'autre.

éditeurs), dialogue réflexif et sensible entre elle et Martine Beaulne, qui l'a si souvent dirigée. La comédienne y révélait notamment qu'elle trouvait toujours moins dangereux de jouer des personnages loin d'elle-même. Qu'en est-il de Myrtle Gordon? «*Évidemment, ici, c'est très dangereux!* avoue la comédienne de 52 ans, avant de nuancer en ces mots: *Il y a sa détresse, il y a surtout cette incompréhension qu'elle suscite chez les autres,*

qui voient surtout dans ses agissements un caprice de vedette. Chez Cassavetes, c'est notamment le gros plan qui permettait de saisir la profondeur de son trouble, de sa lassitude incommensurable face à son métier; comment traduit-on cet état à la scène?»

Myrtle, dont on n'apprendra jamais l'âge véritable — Gena Rowlands, qui lui donna vie sur celluloid sous la direction de son époux, avait 46 ans au moment du tournage... —,

dit regretter ses jeunes années et le sentiment de puissance qui l'habitait alors. Drapeau est ravie de différer d'elle sur ce point: «*Pour moi au contraire, en vieillissant, je crois que le cœur s'ouvre, s'ouvre toujours plus, on gagne en disponibilité. C'est une question d'abandon.*»

Voyage intime dans les méandres d'une âme ébranlée, *Opening Night* n'en aborde pas moins, par la bande, la question toujours ac-

tuelle de l'obsession — mercantile, s'il en est — de la jeunesse à étirer à tout prix.

De l'écran à la scène

Négociant avec un certain nombre de contraintes, souvent stimulantes et parfois embêtantes, l'adaptatrice dit avoir conservé comme ligne directrice cette obsession d'Eric Jean pour l'essence même du personnage, entre vérité et jeu. «*C'est un créateur qui travaille par images scéniques,*

par élans poétiques, rappelle Britt. Si nous n'avons pas beaucoup eu recours ici à l'improvisation, contrairement à ce qu'Eric fait habituellement pour écrire ses spectacles et comme Cassavetes l'expérimentait également avec ses acteurs, on retrouve beaucoup de sa sensibilité de metteur en scène dans sa manière de traduire gros plans et silences.»

Une grande partie du pouvoir attractif de l'œuvre originale provient de ces ambiguïtés qui subsistent dans le tissu relationnel unissant les personnages. Outre Sarah, gravitent autour de Myrtle metteur en scène, habilleuse, partenaires de jeu, producteur, régisseur: entre fascination, irritation, affection et envie de domination, tous semblent agir à son égard en fonction d'un désir ou d'un besoin qui ne révèle pas toutes les couches de son mystère. Tournoyant autour de Sylvie Drapeau dans ce ballet parfois sulfureux, nous retrouverons notamment Muriel Dutil, Stéphane Jacques, Sasha Samar et Agathe Lanctôt.

À une dizaine de jours de la première, Fanny Britt et Sylvie Drapeau confiaient que, dans l'équation que constitue l'objet scénique à naître, le grand inconnu se trouvait dans la salle. «*Dans le film, le public de The Second Woman est constitué de figurants dirigés par le réalisateur et dont les réactions, riches de signification, sont orchestrées d'avance. Nous, on vit avec le péril d'ignorer complètement la manière dont le public du Quat'Sous se comportera face à notre proposition.*» Première esquisse de réponse le 2 septembre.

Collaborateur
Le Devoir

OPENING NIGHT

Texte de Fanny Britt, d'après le film de John Cassavetes. Mise en scène d'Eric Jean. Une production du Théâtre de Quat'Sous présentée du 2 au 27 septembre.



«*Opening Night me permet d'approcher cette souffrance de l'interprète qui est aussi une lumière, celle qui consiste à prendre en soi et sur soi un personnage*»

Fanny Britt, dramaturge

«*Chez Cassavetes, c'est notamment le gros plan qui permet de saisir [...] sa lassitude incommensurable face à son métier; comment traduit-on cet état à la scène?*»

Sylvie Drapeau, actrice



11 novembre au 06 décembre 2014

Texte : Evelyne de la Chenelière
Mise en scène : Denis Marleau
Avec Anne-Marie Cadieux + Evelyne de la Chenelière



20 janvier au 14 février 2015

Conception et mise en scène : Serge Denoncourt
Avec Céline Bonnier + Dany Boudreault +
Magalie Lépine-Blondeau + Jean-Moïse Martin + Éric Robidoux



05 au 23 mai 2015

Texte et mise en scène : Marc Lainé
Avec Pierre-Yves Cardinal + Marie-Sophie Ferdane +
Sylvie Léonard + les musiciens de Moriarty

+ LE VERTIGE
Théâtre de l'Opsis

LES MÉANDRES DE LITTLE LADY
Danse-Cité

ESPACE
GO

L'ABONNEMENT LE PLUS FLEXIBLE EN VILLE!

GRANDE ÉCOUTE
Théâtre PÂP

À TRAVERS LA PARED
Danse-Cité

Conseil des arts
et du spectacle
Québec

Conseil des Arts
du Canada

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Hydro
Québec

transat | PARTENAIRE
DE SAISON

CULTURE › CLASSIQUE

Une semaine de mélomane avec Spotify

Bien utilisé, le service d'écoute sur demande s'avère une invitation à la découverte surprenante

CHRISTOPHE HUSS

Nous l'attendions au Canada depuis bien longtemps. Le service d'écoute à la demande sur Internet Spotify, en usage courant en Europe depuis 2009 et aux États-Unis depuis 2011, arrive dans notre pays. Les amateurs de musique classique sont-ils gagnants grâce à ce nouveau mode de consommation musicale?

La société suédoise Spotify, créée en 2007, s'enorgueillit de rejoindre plus de 40 millions d'utilisateurs, dont 10 millions d'abonnés payants dans 57 pays, auxquels sont offerts 20 millions de morceaux de musique.

Depuis le début d'août 2014, le service d'écoute à la demande (*streaming*) est enfin disponible au Canada pour ceux qui demandent une invitation pour y avoir accès. Le fait de tester Spotify trois à cinq ans après d'autres grands

40

millions de personnes utilisent Spotify, parmi lesquelles 10 millions sont des abonnés payants.

20

millions de morceaux de musique sont mis à la disposition des utilisateurs du service d'écoute.

marchés permet au consommateur d'ici de bénéficier d'une offre multiplateforme très bien rodée, qui se décline sur tous les supports — téléphones intelligents, tablettes, ordinateurs portables et fixes. Avec un téléphone (ou une tablette) associé à une enceinte bluetooth, c'est un accès am-

bulatoire à une discothèque géante qui s'offre au mélomane dans des conditions d'écoute tout à fait décentes.

Découvrir une version quasi introuvable de la *Symphonie pastorale* de Beethoven par Rafael Kubelick et le Royal Philharmonic Orchestra en pleine nature aux doux effluves de purin portés par la brise, c'est l'inattendue expérience à laquelle nous nous sommes adonnés la semaine dernière...

Spotify existe en version gratuite, avec de la publicité qui s'insinue entre les morceaux. Pour 9,99\$ par mois, il sera possible d'écouter la musique en meilleure qualité, sans publicité, et de sélectionner des morceaux pour consommation ultérieure sans connexion Internet (*offline*).

Streaming et écologie

De la musique gratuite en toute légalité? Oui, c'est possible. Qu'il soit bien clair que, contrairement à des sites d'échange, qui faisaient florès il y a quelques années et entraînèrent le droit d'auteur, Spotify est une société licite, reconnue et établie, qui travaille avec l'industrie phonographique.

Spotify ne peut mettre dans ses rayons ce que l'industrie lui concède. On n'y trouve donc pas tout. Mais avant de s'adonner aux plaisirs de la découverte, il faut que chacun règle en son âme et conscience une question morale. À l'origine, Spotify s'est largement présentée auprès de l'industrie phonographique comme une vitrine de la production musicale. Le schéma idyllique, déroulé alors, consistait à prétendre que le public allait, grâce à Spotify, «faire connaissance» avec la musique pour ensuite l'acheter en bonne et due forme sous forme de CD ou de téléchargement.

L'industrie la plus bête du monde, comme j'aime à l'appeler, a gobé le scénario. L'expérience montre évidemment depuis quelques mois que l'accès aisé à la consommation musicale en *streaming* fait reculer les ventes de téléchargements. Or, en se référant à l'entrevue menée il y a quelques semaines par *Le Devoir* avec Robert von Bahr, fondateur de l'étiquette Bis, on apprend la chose suivante: «Si



SOURCE ORIGINALARTISTS

Pour le compositeur américain de musiques chorales Eric Whitacre, Spotify permet immédiatement de repérer les cinq compositions les plus écoutées, et donc les plus populaires.

vous écoutez une symphonie de Pettersson d'une heure sur Spotify, nous touchons 0,4 cent... que nous devons partager avec les artistes. Le streaming n'est pas viable dans ces conditions.»

En d'autres termes, le modèle économique de rétrocession de droits aux artistes est extrêmement déséquilibré. Pour l'utilisateur, contribuer à doper le *streaming* au détriment des ventes (physiques ou dématérialisées), c'est mettre en péril l'écologie économique de la musique. Cela dit, ce n'est pas le consommateur qui a signé ces pactes ahurissants et c'est à ceux qui l'ont fait de rattraper le coup...

Apprivoiser la bête

Lorsqu'on expérimente l'usage de Spotify dans tous les genres de musique, on comprend bien ce qui est en péril: acheter de la musique pour consommer de l'«ambiance sonore» devient totalement inutile. Sur Spotify, il existe moult listes d'écoute pour toutes les humeurs et situations possibles et imaginables, sans compter les pro-

grammes que l'on peut se créer soi-même, en plus des albums complets d'artistes de tous genres.

A contrario, c'est en classique que le schéma «écoutez avant d'acheter» fonctionne et prend tout son sens. Vous lisez dans *Le Devoir* une critique des *Symphonies* de Schumann par Yannick Nézet-Séguin; vous pouvez aller vous rendre compte par vous-même avant d'acheter le CD (à l'indéniable plus-value sonore) et la lecture de notre portrait récent du chef Ferenc Fricsay peut être supportée en temps réel par l'écoute d'un choix large de ses plus beaux enregistrements.

Une utilisation majeure et inespérée de Spotify concerne l'accès à la musique de notre temps. Si, au sein de l'album des *27 Encores* de la violoniste Hilary Hahn, vous avez été impressionné par la pièce du Japonais Somei Satoh, en cherchant son nom sur Spotify vous accédez illico à cinq albums complets de sa musique et pouvez poursuivre l'exploration. Un outil vous indique d'ailleurs que vous aimerez peut-être Sofia Gubaidouline ou Toru Takemitsu... Une bonne douzaine de plages de Claude Vivier sont accessibles à qui n'ira jamais a priori dans une salle écouter sa musique.

Sans compter des disques plus facilement accessibles sur Spotify que nulle part ailleurs. Ce n'est pas chez un discaire que vous trouverez l'œuvre *Menuhin: Présence* d'André Prévost enregistrée en 2005 par le NEM sur étiquette Doberman-Yppan.

Pour le compositeur de musiques chorales Eric Whitacre, très à la mode, un palmarès permet immédiatement de repérer les cinq compositions les plus écoutées, et donc les plus populaires et représentatives. Là aussi, la recherche de Whitacre oriente facilement l'amateur, à travers la liste «Artistes similaires», vers l'œuvre de son collègue Morten Lauridsen.

Le mélomane plus chevronné peut, lui, faire d'éminentes découvertes. Nous vous avons parlé de la rare *Pastorale* de Kubelick en 1959 à Londres. Ces trouvailles peuvent se répéter en matière d'archives musicales comme d'actualités discographiques. On dénicher aisément sur Spotify des nouveautés Deutsche Grammophon qui ne paraîtront ici que dans quelques semaines...

Par contre, il est patent que l'architecture du site et de sa base de données a été créée pour la musique pop: un titre et un interprète... En classique, compositeurs, œuvres, intitulés de mouvements, nom des interprètes sont très à l'étroit, et l'information sur ce que l'on écoute est souvent lacunaire car très dépendante de ce qui figure sur la couverture du disque. Dans l'album *Beethoven-Karajan*, entend-on les symphonies enregistrées en 1962, en 1977 ou en 1984? Qui sont les trois solistes du *Triple concerto* de Beethoven dirigé par Fricsay? Pour les enregistrements anciens, libres de droits, la multiplication de «faux disques», compilés par des quidams avec nombre d'erreurs et à partir de sources sonores non originales, ne facilite hélas pas non plus le repérage: il y a là des ferments de dérapages possibles.

Certes, Spotify n'est pas la seule source de musique en *streaming* et certains ne manqueront pas de faire remarquer que l'on trouve autant, voire davantage, de trésors sur YouTube. Mais, dédié à la musique, Spotify avec une diffusion dans près de 60 pays, est en passe de devenir une référence. Bien utilisé, ce nouvel outil est pour le mélomane une surprenante et majeure invitation à la découverte.

Le Devoir

Danse-Cité présente

SOUK-CITÉ

Soirée-bénéfice

BIENVENUE À TOUS !

- Soirée de micros performances multidisciplinaires dans des lieux inattendus
- Performances musicales

PRÉSIDENT D'HONNEUR Guy Corneau

ARTISTES INVITÉS

Sarah Bild, Ariane Boulet, Christine Charles, Sophie Corriveau, Marilyn Daoust, Jean Derome, Joannie Douville, Michel F Côté, Karina Iraola, Ginette Laurin, Manon Oigny, Marc Parent, Aurélie Pedron, Dominique Porte, David Pressault, Maxime Rioux, Magali Stoll, Catherine Tardif et Sarah Williams

MUSICIENS INVITÉS

Philippe Battikha, Bernard Falaise, Jackie Gallant, Thom Gossage, Joane Héту, Adam Kinner, Diane Labrosse, Philippe Lauzier, Aaron Lumley, Pierre-Yves Martel, Corinne René, Jean René, Sam Shalabi, Alexandre St-Onge et Rainer Wiens

VENDREDI 5 SEPTEMBRE 2014 À 19 H

au MAI (Montréal, arts interculturels)
3680, rue Jeanne-Mance
INFO 514.525.3595
danse-cite.org

mai

LE DEVOIR

SAO

12^e ÉDITION
QUARTIERS DANSES
12-20 SEPT 2014

Randy Glynn et la Company of Angels
12 septembre

Hybridité et émergence
13 et 17 septembre

Réalité parcourue
13 et 14 septembre

Gesù | Centre de créativité
514-861-4036
QUARTIERSDANSES.COM

Le NTE présente
L'HISTOIRE RÉVÉLÉE DU CANADA FRANÇAIS - 1608-1998
VOLET III

le PAIN et le VIN

Texte: Alexis Martin,
Mise en scène: Daniel Brière

Distribution: GARY BOUDREAU, BENOÎT DROUIN-GERMAIN,
STEVE LAPLANTE, PIERRE-ANTOINE LASNIER, ALEXIS MARTIN,
DOMINIQUE PÉTIN, DANIELLE PROULX et MARIE-ÈVE TRUDEL

Une production du
Nouveau Théâtre Expérimental

**Du 23 septembre
au 11 octobre 2014**

RÉSERVATIONS: 514.521.4191
WWW.NTE.QC.CA
1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL

Le NoShow

UN SHOW-MUST-GO-ON
À TOUT PRIX

DU 3 AU 13 SEPTEMBRE 2014 À 19H30
RELÂCHE DIMANCHE ET LUNDI

THÉÂTRE DUBUNKER /
COLLECTIF NOUS SOMMES ICI

UN DES MOMENTS FORTS
DU FTA 2014!

1945, RUE FULLUM, MONTRÉAL
BILLETTERIE 514-521-4191
www.espacelibre.qc.ca

CULTURE › TÉLÉVISION

Petit bilan
de la télé d'étéDu réchauffé des *Chefs* aux
succulents restants de *Leftovers*STÉPHANE
BAILLARGEON

C'est le plat par excellence du pique-nique estival. Le concours culinaire *Les chefs* d'ICI Radio-Canada a été servi à 884 000 téléspectateurs lundi soir dernier. C'est plus que les résultats de 20 h combinés de TVA, de Télé-Québec et de V. C'est beaucoup.

Tellement, en fait, que ce téléchaudron (comme on dit télé-crochet) devient bel et bien l'émission de l'été qui achève: elle trône en tête des palmarès hebdomadaires depuis le début de sa diffusion en juillet. En combinant son bassin récurrent de fidèles rametés de semaine en semaine, on finit par dépasser le total de la population du Québec.

De ce point de vue comptable, cette quatrième saison aura donc gagné son pari en s'appuyant sur des perdants des saisons précédentes. Une douzaine d'anciens concurrents ont répondu à l'appel, dont une bonne moitié de jeunes femmes malgré la réputation de ce milieu (et de l'émission elle-même) de ne favoriser que les maîtres-queux masculins. Dans l'entrée du très réputé restaurant Toqué à Montréal, le chef Normand Laprise, juge de l'émission, a

accroché un cadre intitulé «*Le club des boys*» avec huit photos de vedettes mâles montréalais des chaudrons. De très bon goût...

La production elle-même commence à sentir le réchauffé, pour ne pas dire le brûlé, attaché au fond. Est-ce à cause de l'hyperformatage qui règle tous les segments au quart de tour de l'introduction jusqu'au duel, des mimiques de l'animateur jusqu'aux commentaires servis à l'expulsé du jour? «*Tu aimes cuisiner et c'est ça, l'essentiel; tu as le potentiel pour devenir un grand chef...*»

Au total, étrangement, dans ce show de cuisine, on se retrouve avec bien peu de travail des plats

Au total, étrangement, dans ce show de cuisine, on se retrouve avec bien peu de travail des plats, qui tient pour quoi, un petit tiers de l'heure? Pour le reste, tout n'est que mises en place, répétitions des scènes passées et projections de celles à venir. Ce n'est plus une émission, c'est un livre de recettes.

À l'évidence, le public n'en a cure, s'en ressert et y revient. D'ailleurs, en gros, le public se gave de toutes sortes d'autres mixtures tout aussi faciles, pas toujours moins pénibles. Le palmarès des dix émissions les plus populaires de Numéris dans la semaine du 11 au 17 août comprend aussi *Sucre salé* (5^e), *Viens-tu faire un tour?*



HBO CANADA

La série américaine *The Leftovers* a été l'un des bons coups télévisuels de la saison.

(6^e), *Roue de fortune chez vous!* (7^e) et deux blockbusters américains (2^e et 3^e places). Du côté moins léger, citons une édition du journal télévisé de TVA, les séries *Vengeance* et *Chicago Fire*.

Les séries blanches

Les Américains donnent beaucoup de leçons en télévision. Des pires, des pas pires et des meilleures. L'été, beaucoup de leurs réseaux continuent de diffuser niaiseries sur banalités, comme ici. D'autres misent plutôt sur la qualité, l'intelligence et l'audace.

C'est le cas de *The Leftovers*, qui a tenu ses promesses en devenant la série estivale la plus intrigante, en devenant même un des feuilletons télévisuels les plus exigeants des dernières années. Il faut dire que Damon Lindelof, cocréateur de *Lost*, est aux commandes (comme scénariste et producteur) et que ces *Disparus* ont mené tout le monde dans un bateau narratif bien compliqué pendant les 121 épisodes de la moitié de la dernière décennie. La première de *Lost/Les disparus* était diffusée il y aura tout juste une décennie, le 22 septembre 2004.

The Leftovers suit un peu les mêmes traces cryptoreligieuses. La production reprend la prémisse d'un roman de Tom Perrotta: environ 2% de la population mondiale a disparu et les «restants» continuent leur vie tant bien que mal. Les premières minutes montrent certaines de ces disparitions (dont celle d'un bébé pleurnichard). Tout le reste de

l'intrigue se déroule trois ans plus tard, dans une petite ville américaine sous les effets croissants du traumatisme.

Tous les choix narratifs servent intelligemment une intrigue volontairement complexe où les révélations éclairantes se font au compte-gouttes. Un policier (Justin Theroux) sert de protagoniste. Sa femme a rejoint une secte qui fait veut de silence et de surconsommation de cigarettes (pourquoi?), son fils joue au petit couteau dans un autre groupe dirigé par un gourou attiré par les jeunes asiatiques. Sa fille continue sa vie d'adolescente turbulente.

L'action oscille entre le quotidien banal et les situations extraordinaires empreintes de mysticisme, souvent très violentes. Un voisin du policier pourchasse les chiens redevenus sauvages. Seulement, rien n'est expliqué clairement. Les révélations se font lentement. La trame souterraine demeure totalement ombragée, pour ne pas dire mystique.

Bref, pour l'instant, franchement, ces «restants» sustentent de la belle et bonne manière. Il n'y a pas eu que ça évidemment. On pourrait ajouter les deuxièmes saisons de *Ray Donovan* et de *Masters of Sex*. Ou *The Knick*, série du réalisateur Steven Soderbergh, campée dans un hôpital new-yorkais du début du XX^e siècle. La production sera en ondes en français cet automne sur Super Écran. Heureusement pour nous, les saisons se suivent et ne se ressemblent pas...

Le Devoir



ICI RADIO-CANADA TÉLÉ

La quatrième saison des *Chefs* ramenait cet été une douzaine de participants issus des précédents volets.

Salle Bourgie

4^e SAISON 2014 • 2015

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

TE AMO ARGENTINA
Série Tiffany
MERCREDI 24 SEPTEMBRE • 19h30
Antonio Lysy, violoncelle
Borromeo String Quartet
Miriam Larici et Leonardo Barrionuevo, danseurs
Un spectacle aux couleurs de l'Argentine avec deux chorégraphes officiels de *So You Think You Can Dance*.

PASSION RUSSE
VENDREDI 26 SEPTEMBRE • 18h30
Musiciens de l'OSM
ARENKI Trio avec piano en ré mineur
RACHMANINOV Trio élégiaque n° 2
Dans le cadre de la série Tableaux en musique
Visite de l'exposition *Fabuleux Fabergé* à 17h

TRIO KARÉLINE
MERCREDI 15 OCTOBRE • 19h30
Le Louvre entre les murs
Œuvres de DUBOIS, FAURÉ et RAVEL
Ce concert est réalisé avec le soutien du Service de Coopération et d'Action Culturelle du Consulat Général de France à Québec

Premier fois au Canada

Billets et programmation complète
sallebourgie.ca • 514-285-2000 #4

MUSEE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

LES VIOLONS DU ROY

LA CHAPELLE DE QUÉBEC SAISON 2014-2015

1. Alexandre Tharaud piano
2. Dorothea Röschmann soprano
3. Denys Arcand metteur en scène
4. Andrew Foster-Williams baryton-basse

ABONNEZ-VOUS!
JUSQU'À 25% DE RÉDUCTION

23\$ pour les 30 ans et moins

Et bien d'autres rencontres marquantes et de grands événements

PALAIS M(NT)CALM maison de la musique
418 641-6040 | 877 641-6040

PARTENAIRE DE SAISON À QUÉBEC PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL

laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112
Hydro Québec LaCapitale Groupe financier LE DEVOIR

VIOLONSDUROY.COM

ORCHESTRE METROPOLITAIN YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins PARTENAIRE PRINCIPAL

BILLETTS UNITAIRES EN VENTE DÈS MAINTENANT À PARTIR DE 28\$

ABONNEMENTS À PARTIR DE 128\$

2014 • 2015
LA SAISON DES DÉCOUVERTES
15^e SAISON DE YANNICK NÉZET-SÉGUIN
ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

STABAT MATER DE DVOŘÁK
10^e SYMPHONIE DE MAHLER

PELLÉAS ET MÉLIANDE SOPHIE DESMARAIS BENOÎT MCGINNIS

STÉPHANE TÉTREAULT TCHAIKOVSKI

ROLANDO VILLAZÓN

Conseil des arts et des lettres Québec COOPÉRATION DES ARTS MONTRÉAL Conseil des arts Canada/Conseil du Canada Patrimoine canadien Canadian Heritage Montréal LE DEVOIR placedesarts.com

CULTURE DE VISU

La bataille de l'image

Du journal *Le Monde* au World Press Photo, Marie Sumalla se bat pour démontrer que l'information peut non seulement s'écrire, mais se montrer

JÉRÔME DELGADO

La parole sûre, le regard modeste, Marie Sumalla est une professionnelle de l'ombre qui use du mot juste sans jouer les sommités. Depuis trois ans, elle travaille pourtant dans l'une des plus prestigieuses entreprises de presse de la planète. Comme éditrice photo au quotidien français *Le Monde*, loin des projecteurs. Un job qui la passionne, bien qu'il ne se fasse pas sans peine.

«*Le Monde* est un journal de plume, où la photo pique juste de la place au texte. C'est ma bataille de tous les jours, pour chaque image. Mais on y arrive», dit celle qui doit insister sur la pertinence de publier et bien jouer la photo au sein de ce quotidien de référence français, miné par des crises internes depuis 10 ans. Juste avant l'été, une série de démissions a encore plombé le journal fondé en 1944.

De passage à Montréal, Marie Sumalla a momentanément laissé derrière son combat quotidien dans *Le Monde* pour embrasser celui du World Press Photo (WPP), dont elle est membre d'un des jurys, et qui s'expose ces jours-ci au marché Bonsecours.

Le nombre élevé de «travaux médiocres» soumis parmi les 70 000 images évaluées lui fait constater que, en «pédagogie visuelle», il y a encore du chemin à parcourir. Malgré tout, la sélection finale lui paraît de

La crème du photojournalisme

L'exposition du World Press Photo, ce sont 150 images de nature variée, considérées comme la crème du photojournalisme. Parmi les expos qui complètent leur présentation à Montréal, notons celle autour de PME au Bénin, soutenues par Oxfam-Québec. Les images sont de William Daniels, lauréat d'un des prix du WPP 2014, pour un autre reportage, réalisé en République centrafricaine pour le magazine *Time*. Le World Press Photo prend place au marché Bonsecours, jusqu'au 28 septembre.

grande qualité et le lauréat de la catégorie General News, le Français William Daniels, est un digne représentant de l'information artistique.

Elle ne le criera pas, mais Marie Sumalla est une figure de proue du photojournalisme. De l'école qui appuie ceux «qui courent vite, entendent un truc, attrapent un avion et y vont». «Il s'agit d'être sur le terrain le plus rapidement. L'idée, c'est ça, courir après l'actualité», rappelle-t-elle.

Oui, le cas de James Foley, le journaliste américain décapité par l'État islamique, effraie, mais il faudra encore couvrir la Syrie, l'Irak, etc. Si Marie Su-

malla soutient ceux qui courent, elle ne poussera personne au front, tient-elle à préciser. «Je n'inviterai personne à partir. Mais si un photographe a envie d'y aller, qu'il travaille au mieux son enquête, qu'il soit très sûr de ses contacts et puis, *Inch Allah*, on verra bien.»

Marie Sumalla est arrivée au *Monde* au moment où celui-ci s'ouvrait à la photographie. En 2011, le journal a publié sa première double page photo tirée d'un reportage dans une Libye en ébullition. C'était l'année du Printemps arabe et jamais on n'avait autant valorisé, boulevard Auguste-Blanqui, l'info visuelle.

«*Le Printemps arabe*, pour le journal *Le Monde*, a été un vrai tournant. C'est une des premières fois où, massivement, il a envoyé des photographes sur place. La rédaction s'est rendu compte de la puissance du reportage photo», dit Marie Sumalla, engagée peu après, dans la section internationale.

La preuve par l'image

Jusqu'à-là, l'éditrice travaillait à l'agence Magnum, célèbre nom du photojournalisme. Avec Julien Frydman, aujourd'hui à la tête de la foire Paris Photo, la jeune femme y fait évoluer la profession. Il ne s'agit plus seulement d'envoyer un photographe en terrain miné, mais de «réinventer l'activité éditoriale», en exploitant les multiples plateformes de diffusion.

«Avec des sujets destinés à la presse, je faisais ce qu'on a ap-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie Sumalla est de passage à Montréal, en tant que membre du jury du World Press Photo.

pelé des Magnum in Motion, des clips de 3 ou 4 minutes où le photographe raconte [sa démarche]. On rentre dans son reportage.»

Marie Sumalla n'est pas photographe. Pas plus qu'historienne de la photo. Par contre, elle est native de Perpignan, citée de la France catalane où prend place, depuis 1989, Visa pour l'image. Ce festival international de photojournalisme lui a servi d'école, lui a donné ses premiers emplois.

«Je me souviens de mon premier choc photo. C'était un reportage de Charles Moore [le photographe américain décédé en 2010], autour de ma-

nifestations raciales [la série *Powerful Days, 1958-1965*, exposée à Perpignan en 2002]. La puissance des photos m'a complètement retourné la tête. Je me suis dit: «Il faut que je sois dedans.»»

Marie Sumalla y est, plus que jamais. Si elle doit livrer des batailles, «tous les jours, pour chaque image», la guerre semble, elle, entre ses mains. Parmi ses bons coups, elle aime citer l'enquête sur l'utilisation du gaz sarin en Syrie, livrée en 2013 par un duo journaliste-photographe. Le texte de Jean-Philippe Rémy et les photos de Laurent van der Stock sont la preuve, aux yeux

de l'éditrice, qu'on gagne tous avec ce type de collaboration.

«Les premières images, quand elles sont arrivées, je ne les comprenais pas. Il y avait la photo d'un garçon, avec de petites pupilles. Je n'ai pas compris. En fait, cette image racontait que le gaz sarin réduisait largement les pupilles. Dans le contexte, elle en apportait la preuve. On peut l'écrire, et vous le voyez.»

Collaborateur
Le Devoir

D Voir aussi : Des photos tirées du WPP 2014. ledevoir.com/arts-visuels

ROUAGES

SUIITE DE LA PAGE E 1

ou corriger la valeur marchande. Celle-ci dictera le montant du reçu d'impôt qui sera remis au donateur.

Le donateur peut aussi réclamer un simple reçu de charité, évitant alors le passage par la CCEEBC. Mais alors le mécène doit payer de l'impôt (50%) sur la plus-value de l'œuvre. Si la valeur nationale de celle-ci est reconnue par la Commission, «il n'y a pas d'impôt à payer sur le gain en capital», signale M^{me} Archambault.

L'anonymat

Dans l'ensemble des œuvres offertes, on trouve toujours une petite poignée de donateurs qui demeurent anonymes. Désir de discrétion ou façade? C'est plutôt la marque qu'on laisse autour d'une œuvre dont on se départ, estime l'archiviste, qui respecte beaucoup cette décision. «Une fois la donation finie, choisir la manière dont ils veulent être crédités pour leur don est à peu près la seule chose que les donateurs peuvent contrôler. Certains ne veulent pas que leur nom soit diffusé, parfois pour des questions de sécurité.» D'autres préféreront l'expression «don en

hommage à» ou «à l'occasion de». Mais le geste demeure exceptionnel, selon elle.

En fin d'année, sur une moyenne de 800 acquisitions, c'est plus ou moins 730 œuvres (individuelles ou en lots, de toutes tailles et de différentes valeurs) qui sont ainsi cédées au MBAM. M^{me} Archambault estime que le musée en refuse annuellement entre 400 et 500, si elle inclut les offres écartées après une seule conversation téléphonique. «C'est incroyable tout ce qu'on peut se faire offrir», s'étonne-t-elle.

Le Devoir



Des dons récents

Le legs de 70 tableaux de maîtres flamands (dont l'œuvre ci-contre, *À la lisière de la forêt, près d'un étang*, de Jacob Van Ruisdael) par Michal et Renata Horstein au MBAM.

PHOTO: MBAM

Le legs de 1144 œuvres d'Alfred Pelland par Madeleine Pelland au MNBAQ.

Le don d'une série d'œuvres de Michel de Broin au MAC.

PARADOXE

SUIITE DE LA PAGE E 1

Or la grande majorité des acquisitions sont des dons. Bref, le système des collections publiques repose largement sur la contribution des collectionneurs privés. Près de la moitié des œuvres du MAC lui ont été offertes. Au MBAM, c'est 90%. Ces deux musées sont d'ailleurs nés à l'initiative de collectionneurs, d'artistes, de galeristes. «Leur profil est formé historiquement par les donateurs», dit M. Aquin. Le don est dans l'ADN des musées, quoi.

Au point où certains avancent que les musées sont à leur merci. Sans souscrire à cette idée, le conservateur du MBAM reconnaît que, pour le marché contemporain international — qui représente une fraction de ses acquisitions —, «un musée ne peut plus rien acquérir s'il n'a pas un groupe de mécènes influents, dit-il. C'est le paradoxe. On peut fantasmer le musée public avec des fonds inépuisables qui constitueraient la collection idéale. Mais il serait incolore, inodore. Le propre d'un musée vivant, c'est d'être marqué par les gens qui ont un goût bien à eux. On ne peut pas faire une histoire de l'art normative; on vit avec des objets d'art singuliers.»

D'autres gens de musées ont déjà joué les donateurs. Il n'y a là rien de nouveau sous



ANNIK MH DE CARUFFEL LE DEVOIR

Deux œuvres tirées de l'exposition *La beauté du geste* au MAC: au premier plan, *Apparat d'une danse* de Hans Arp, à l'arrière-plan, *Érosion douce* de Fernand Leduc.

le soleil. L'ancien directeur du MBAM, Guy Cogeval, a ainsi fait au moins un «cadeau» anonyme pendant son règne.

A l'inverse, des mécènes sont aussi conviés aux comités ex-

ternes d'acquisition à titre d'experts.

Sans commenter de cas particuliers, Stéphane Aquin explique: «Le donateur doit d'abord se retirer des délibérations sur son dossier. Et on est surveillés par la Commission d'examen des exportations de biens culturels.»

«Il faut que l'œuvre qu'on accepte en soit une qu'on achèterait à partir de notre budget de fonctionnement», insiste M. Taillefer. Il ne voit absolument pas l'activité de collectionner comme une source d'investissement — une très mauvaise raison, selon lui — mais bien comme une passion malade dont on ne guérit pas.

«Il y a des gens qui ont compris le système et qui essaient de l'exploiter. On en est très conscients», dit M. Aquin. Mais ces cas demeurent l'exception. En plus de 20 ans de métier, le conservateur en a peut-être connu trois. «On n'est pas un réseau criminel d'émission de reçus fiscaux. On est très vigilants parce que, s'il y a abus du système, il y a discrédit et abolition du système, et on ne peut pas se permettre ça.»

Le Devoir

MIDI-CONCERT
Orgue à la chapelle
Avec Benoît Marineau, organiste titulaire

Les mercredis de septembre et d'octobre 2014 à 12 h 15
Entrée libre

MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS | CHAPELLE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal
514-282-8670 | Champ-de-Mars
www.marguerite-bourgeois.com

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

GALERIE BERNARD

MANUEL BISSON KITTIE BRUNEAU
RAYMOND DUPUIS ANDRÉ JASMIN

Exposition du 20 août au 20 sept.
Rencontre avec les artistes
Le samedi 6 sept. de 14h à 17h
3925, rue Saint-Denis, Montréal
514 277 0770 — galeriebernard.ca

ACCROCHAGE
2014 TERRITOIRES
ET FIORITURES

2 octobre
MONT-SAINT-HILAIRE
sur les traces du peintre Ozias Leduc
le musée — sa maison natale — son église

30 octobre — 2 novembre
TORONTO — NIAGARA
L'opéra *Madama Butterfly* de Puccini,
l'art de Rembrandt, Cézanne et Colville

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont
Titulaire d'un permis du Québec

CULTURE CINÉMA

Dany Boon, le malade imaginaire

L'auteur de *Bienvenue chez les Ch'tis* se penche sur l'hypocondrie dans la comédie *Supercondriaque*

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le monde et les temps changent, disait le poète. De fait, d'une époque à l'autre, des découvertes surviennent, les comportements évoluent. Prenez la santé. Désormais, au premier signe de quelque chose ressemblant à un symptôme... vite, vite, on se renseigne dans Internet. C'est lors d'une telle visite médicale virtuelle que le comédien, réalisateur et scénariste Dany Boon eut l'idée de son plus récent film, *Supercondriaque*, à l'affiche le 5 septembre.

« J'étais à Los Angeles et un de mes enfants était malade, relate Dany Boon, joint dans les bureaux de sa maison de production à Paris. Je me suis renseigné sur des sites de santé et j'ai acheté les médicaments recommandés. De retour en France, j'ai rencontré mon médecin — qui est devenu un ami au fil des ans, à force de consultations inutiles découlant de ma propre hypocondrie [rires]. Je lui ai raconté l'épisode et il s'est un peu fâché, avec raison, d'ailleurs. »

A cet événement se sont greffées d'autres idées et anecdotes, lesquelles ont ultérieurement formé la trame de la comédie *Supercondriaque*, dans laquelle Dany Boon incarne Romain Faubert, un hypocondriaque germophobe à tendance narcissique bien de son temps. Le médecin compatissant de l'histoire est joué par Kad Merad (partenaire de Boon dans *Bienvenue chez les Ch'tis*). Lui aussi, tiens, tiens, a fini par tisser des liens d'amitié avec son patient.

Ce dernier, pour se prouver qu'il n'est pas complètement obnubilé par sa petite personne, accepte un jour de suivre le bon docteur dans une mission humanitaire au port de Calais afin de soigner des réfugiés fraîchement débarqués. S'ensuivent vol d'identité, erreur sur la personne, quiproquo amoureux et séjour forcé dans un pays de l'Est fictif, dans cet ordre.

« L'une des choses que m'a fait remarquer mon médecin lors de notre conversation, c'est que l'acte médical a été complètement désacralisé. Je me souviens qu'enfant, lorsque ma mère nous emmenait pour



Dany Boon dit s'être inspiré de Molière et du *Malade imaginaire* pour pondre *Supercondriaque*.

« L'une des choses que m'a fait remarquer mon médecin lors de notre conversation, c'est que l'acte médical a été complètement désacralisé »

Dany Boon, comédien, réalisateur, scénariste

une visite médicale, c'était une affaire très sérieuse. On ne plaisantait pas avec ce qui se disait dans le bureau du médecin. Aujourd'hui, si le docteur contredit le diagnostic qu'on a déniché au préalable sur Internet, on le regarde avec circonspection. »

De Molière à Allen en passant par soi

Lorsqu'on demande à Dany Boon si Romain Faubert est une déclinaison de l'un de ses personnages de scène les plus connus, « le dépressif », la ve-

dette prend le temps de la réflexion. « Oui, probablement que oui. Il y a certainement une parenté entre les deux. »

Et qu'en est-il du plus célèbre des hypocondriaques, à savoir Woody Allen, qu'on a pu voir craindre en vain un trépas prématuré dans *Annie Hall* et *Hannah et ses sœurs*, pour ne nommer que ceux-là ? « Dans une certaine mesure, probablement que Woody Allen exerce ou a exercé une influence sur tous les auteurs de comédies qui l'ont suivi. Toutefois, je vous dirais que, dans le cas de Super-

condriaque, c'est davantage du côté de Molière et du *Malade imaginaire* que j'ai lorgné. »

Malgré un accueil critique mitigé, *Supercondriaque* a cumulé plus de cinq millions d'entrées en France. Le film a indéniablement bien fonctionné. Or on est loin des huit millions d'entrées de *Rien à déclarer*, comédie précédente de Dany Boon. Et on est à des lieues des 20 millions d'entrées de *Bienvenue chez les Ch'tis*. Bénédiction ou malédiction, ce plébiscite populaire précoce en vertu duquel on attend chaque fois de l'auteur non pas un succès, mais un triomphe ? La question fait rire Dany Boon.

« C'est une pression que je ressens, c'est vrai, mais si je compare les avantages et des inconvénients de cette réussite-là, les avantages l'emportent haut la main. » Bref, pas de quoi en faire une maladie.

Le Devoir

Délivrez-nous des films ternes

Le drame policier *The Calling* ne parvient ni à intriguer ni à effrayer

THE CALLING

★★ 1/2
Réalisation : Jason Stone. Scénario : Scott Abramovitch, d'après un roman d'Inger Ash Wolfe. Avec Susan Sarandon, Tophér Grace, Gil Bellows, Ellen Burstyn, Christopher Heyerdahl, Donald Sutherland. Canada, États-Unis, 108 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une curieuse proposition que ce film, *The Calling* : un drame policier dénué de mystère ET de suspense. Quel intérêt, demanderez-vous ? Tout dépend de votre cote d'amour personnelle pour Susan Sarandon, qui s'est fait une spécialité, sa carrière durant, de côtoyer le meilleur (*Atlantic City*, *Thelma et Louise*, *La dernière marche...*) et le pire (*M. Woodcock*, *Un grand mariage*, *Tammy...*) du septième art. *The Calling*, et c'est là le moindre de ses problèmes, se situe quelque part au milieu, dans un « nulle part » cinéphile gris-beige.

Cela débute plutôt bien alors que l'on suit la détective Hazel Micallef dans son train-train quotidien, entre le lever du corps pénible (elle souffre de maux de dos et est accro aux antidouleurs), le café du matin aromatisé au whiskey et ses rapports cassants mais comiques avec ses subalternes.



FILMS SEVILLE

En quelques minutes, on esquisse le portrait assez net d'une petite ville tranquille ainsi que celui de l'une de ses plus illustres habitantes. Puis le cadavre d'une vieille dame est découvert. Le technicien

de l'identité judiciaire fait remarquer que la bouche figée dans un hurlement silencieux a été « sculptée » post mortem. Voilà pour le premier indice. D'autres suivront, comme les relents religieux de l'affaire, à

mesure que les victimes s'accumuleront.

D'office, on fait le choix de dévoiler au spectateur l'identité du tueur. L'approche se défend : elle a par exemple fait merveille pour *Le silence des agneaux*. Tel n'est pas le cas ici. En effet, trop d'invéraisemblances (surtout d'ordre comportemental) viennent plomber l'action. Une action, on le précise, un brin léthargique dans son déroulement. Du coup, on se retrouve avec une flic sympathique (dans le genre « revêche avec un bon fond »), mais avec une enquête devenue inintéressante à force de traîner de la patte.

D'une facture gris-bleu un peu « par défaut », le film ne dégage en outre guère d'atmosphère. L'interprétation s'avère en revanche irréprochable. Susan Sarandon convainc et, dans le rôle de sa mère, Ellen Burstyn (!) parvient à créer une partition à partir de rien du tout, à l'instar de Donald Sutherland, absolument magnifique en prêtre usé dans la seule scène franchement mémorable du film. Lequel se termine sur une confrontation annoncée, et donc anticipée, qui revêt des allures de pétard mouillé. Etant donné ce qui a précédé, c'est presque conséquent.

Le Devoir

500 milles à pied, ça use les souliers

WALKING THE CAMINO : SIX WAYS TO SANTIAGO (V.F. : SUR LE CHEMIN DE COMPOSTELLE)

★★★
Réalisation et scénario : Lydia Smith. Image : Pedro Valenzuela. Montage : Beth Segal. États-Unis, 2013, 84 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Plusieurs connaissent au moins une personne évoquant avec fierté sa longue marche sur le chemin de Compostelle, un passage fréquenté par des millions de pèlerins depuis plus de 1200 ans entre la France et l'Espagne. Toutes ces petites routes ont vu défiler des marcheurs de tous les âges et de tous les horizons, pas toujours très catholiques, certains davantage attirés par le défi personnel que par la quête spirituelle.

Cette diversité de motivations frappe dans *Walking the Camino : Six Ways to Santiago*, un premier documentaire de Lydia Smith, autant subjuguée par la beauté du parcours que par la ténacité de ses protagonistes. Elle en suit quelques-uns partant de Saint-Jean-Pied-de-Port, gonflés à bloc, portés par une naïveté que les ampoules, les entorses, les nuits trop courtes (le ronflement de certains voyageurs n'a rien d'un chant grégorien) et les caprices de la météo finiront par écorcher.

Tous ne sont pas égaux devant les splendeurs et les misères de cette route mythique. Annie, une Américaine, marche à pas lents et semble toujours sur le point de s'effondrer (parfois en larmes...), et Tatiana, une maman française pieuse à l'excès, traîne son garçon de trois ans dans l'aventure, ainsi que son frère, un post-ado donnant souvent le mauvais exemple à son neveu. D'autres font preuve d'une réelle sérénité, comme ces deux amis canadiens-anglais d'un âge plus qu'honorabile, dont le discours et la démarche forcent immé-



CINÉMA DU PARC

La beauté du paysage est mise en avant dans le film.

diatement le respect.

D'autres paraissent plus excessifs, comme cette Brésilienne un peu paumée et toujours au bord de la crise de nerfs. Elle aurait dû prendre exemple sur une charmante Danoise au sourire radieux cherchant la solitude, mais vite flanquée d'un jeune Québécois (qui ne dira pas un seul mot de français de tout le film) dont le charme naturel et désinvolte ne la laisse pas indifférente. Ces rencontres passagères et ces échanges fraternels ponctuent cette longue traversée d'environ un mois, autant de prétextes pour les personnages à se révéler, et de toutes les façons : l'une cherche refuge dans la Bible (mais en vain...) tandis qu'une autre affiche fièrement ses cheveux jamais lavés depuis quatre semaines...

Tissé d'anecdotes parfois drôles, parfois futiles, célébrant avec insistance les beautés du décor à la manière d'une infopub, *Walking the Camino* aura un véritable effet d'envoûtement sur celles et ceux que ce périple fascine. En ce sens, la cinéaste a remporté son pari, mais son long pèlerinage au royaume du documentaire non formaté ne fait que commencer.

Collaborateur
Le Devoir

PAR LE REALISATEUR DE "VALSE AVEC BASHIR"

"Vous ne serez pas près d'oublier *Le Congrès*."

MATCH

"Un dépaysement vers un autre monde."

l'Humanité

"Une leçon d'écriture et de jeu."

Le Monde

"Époustouffant!"

iRocks

ROBIN WRIGHT

LE CONGRÈS

UN FILM DE ARI FOLMAN

HARVEY KEITEL PAUL GIAMATTI JOHN HAMM

DRAFTHOUSE FILMS

filmswelike

FORUM 22 EXCENTRIS CINÉMA LE CLAP